



SESSION 2008

ÉPREUVE DE MAÎTRISE DU FRANÇAIS

Lisez attentivement les instructions suivantes avant de vous mettre au travail.

Cette épreuve se compose de trois parties :

- Un premier texte suivi d'une série de 10 questions sur ce texte. Vous disposez de 30 minutes pour lire ce document ; vous pouvez annoter ou surligner le sujet, mais en aucun cas prendre des notes sur un autre support. Au signal du surveillant vous répondez aux 10 questions ; vous n'avez pas la possibilité de revenir au texte. Vous disposez de 10 minutes.
- Une série de 60 questions portant sur le français. Vous disposez de 40 minutes. Vous n'avez plus la possibilité de revenir à la première partie de l'épreuve.
- Un second texte suivi d'une série de 10 questions sur ce texte. Vous disposez de 30 minutes pour lire ce document ; vous pouvez annoter ou surligner le sujet, mais en aucun cas prendre des notes sur un autre support. Au signal du surveillant vous répondez aux 10 questions ; vous n'avez pas la possibilité de revenir au texte. Vous disposez de 10 minutes. Vous n'avez plus la possibilité de revenir aux deux premières parties de l'épreuve.

Chaque question comporte quatre propositions, notées **A) B) C) D)**. Pour chaque proposition, vous devez signaler si elle est vraie en l'indiquant sur la grille de réponses en noircissant la case sous la lettre V ; ou fausse en l'indiquant sur la grille de réponses en noircissant la case sous la lettre F. Une réponse est donc une suite de quatre marques V ou F.

Exemples :

3	<table border="1"><tr><td></td><td>V</td><td>F</td></tr><tr><td>A</td><td><input checked="" type="checkbox"/></td><td><input type="checkbox"/></td></tr><tr><td>B</td><td><input type="checkbox"/></td><td><input checked="" type="checkbox"/></td></tr><tr><td>C</td><td><input type="checkbox"/></td><td><input checked="" type="checkbox"/></td></tr><tr><td>D</td><td><input checked="" type="checkbox"/></td><td><input type="checkbox"/></td></tr></table>		V	F	A	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	B	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	C	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	D	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	4	<table border="1"><tr><td></td><td>V</td><td>F</td></tr><tr><td>A</td><td><input checked="" type="checkbox"/></td><td><input type="checkbox"/></td></tr><tr><td>B</td><td><input checked="" type="checkbox"/></td><td><input type="checkbox"/></td></tr><tr><td>C</td><td><input checked="" type="checkbox"/></td><td><input type="checkbox"/></td></tr><tr><td>D</td><td><input checked="" type="checkbox"/></td><td><input type="checkbox"/></td></tr></table>		V	F	A	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	B	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	C	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	D	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	5	<table border="1"><tr><td></td><td>V</td><td>F</td></tr><tr><td>A</td><td><input type="checkbox"/></td><td><input checked="" type="checkbox"/></td></tr><tr><td>B</td><td><input type="checkbox"/></td><td><input checked="" type="checkbox"/></td></tr><tr><td>C</td><td><input type="checkbox"/></td><td><input checked="" type="checkbox"/></td></tr><tr><td>D</td><td><input type="checkbox"/></td><td><input checked="" type="checkbox"/></td></tr></table>		V	F	A	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	B	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	C	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	D	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	6	<table border="1"><tr><td></td><td>V</td><td>F</td></tr><tr><td>A</td><td><input type="checkbox"/></td><td><input checked="" type="checkbox"/></td></tr><tr><td>B</td><td><input checked="" type="checkbox"/></td><td><input type="checkbox"/></td></tr><tr><td>C</td><td><input type="checkbox"/></td><td><input checked="" type="checkbox"/></td></tr><tr><td>D</td><td><input type="checkbox"/></td><td><input checked="" type="checkbox"/></td></tr></table>		V	F	A	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	B	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	C	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	D	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
	V	F																																																																	
A	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>																																																																	
B	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>																																																																	
C	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>																																																																	
D	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>																																																																	
	V	F																																																																	
A	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>																																																																	
B	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>																																																																	
C	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>																																																																	
D	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>																																																																	
	V	F																																																																	
A	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>																																																																	
B	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>																																																																	
C	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>																																																																	
D	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>																																																																	
	V	F																																																																	
A	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>																																																																	
B	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>																																																																	
C	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>																																																																	
D	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>																																																																	

ATTENTION :

- la mauvaise marque (V, F) à une proposition entraîne des points négatifs
- l'absence de marque (V, F) à une proposition n'entraîne pas de points négatifs.

Vous vous servirez de la feuille jointe pour indiquer vos réponses en noircissant les cases situées à côté des lettres correspondantes.

Nombre de pages de l'épreuve :	19
Durée de l'épreuve :	2 h 00
Coefficient de l'épreuve :	ESSCA → 2 IÉSEG → 2,5 ESDES → 3

TEXTE 1

Je me suis placé dans la perspective d'un étudiant, d'un lycéen, qui déclare s'ennuyer en histoire-géo. Et je me suis posé la question suivante : qu'est-ce qui suscite l'hostilité envers l'enseignement de l'histoire, ou, en tout cas, la rend pesante et suspecte ? Je me suis demandé quels étaient, sur le plan épistémologique, les points éventuels de résistance. Et j'ai réfléchi à la négociation possible avec les arguments soupçonneux à l'égard de l'histoire...

Je vais donc commencer par ces questions : comment raccrocher l'enseignement de l'histoire au souci du présent et du futur que les adolescents peuvent éprouver ? Comment atteindre les adultes qui partagent des préjugés identiques ? Ces questions se posent en réalité parce que l'histoire, celle que les historiens racontent et tentent d'expliquer et d'interpréter, paraît étrangère à ce que les hommes font et subissent. Tandis que je réfléchissais sur ces thèmes, j'ai lu le livre de Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, et en particulier le chapitre intitulé « La mémoire historique », qu'il distingue fortement de la mémoire collective. L'auteur s'y plaît à évoquer ses souvenirs de lycéen, lorsque l'histoire, présentée comme une suite de dates, faisait pour lui figure de terre étrangère, vis-à-vis de son milieu familial, pourtant particulièrement ouvert sur le monde culturel du début de ce siècle.

C'est cette étrangeté de l'histoire que je questionnerai d'abord. J'essaierai ensuite d'argumenter en faveur de la discipline historique en montrant que cet éloignement de l'histoire par rapport à la vie est en réalité constitutive de la connaissance historique.

L'histoire introduit tout d'abord des façons de découper le temps qui ne sont celles ni de la conversation ordinaire, ni même des récits littéraires. Pomian, dans son livre *L'Ordre du temps*, évoque quatre catégories temporelles propres à l'histoire : l'événement, la série répétitive, l'époque et la structure. Cela me paraît une manière intéressante de distinguer le temps de l'histoire par rapport au temps de la littérature de la vie quotidienne, par rapport en somme au temps du récit.

Commençons par l'événement. Cette catégorie d'une certaine façon est familière car on y fait fréquemment appel dans l'histoire du temps présent et le politique. Mais, même ainsi, elle ne se présente pas sous la même forme qu'en littérature, où l'événement s'identifie d'ordinaire à l'épisode du récit. Autrefois, quand je travaillais sur mon ouvrage *Temps et Récit*, j'insistais sur l'opération de mise en intrigue et sur le rôle de l'épisode, de la péripétie. C'est la péripétie, surtout lorsqu'elle est violente, qui fait avancer l'histoire racontée, qui l'infléchit, la fait tourner dans un sens ou dans un autre. Or l'événement, pour l'historien, se voit détaché de sa base narrative et replacé dans une perspective plus proche de celle des sciences de la nature, où il est avant tout ce qui arrive, ce qui advient. À la faveur de son rapport avec les trois autres catégories – série répétitive, époque, structure –, il est, dans tous les cas, mis à distance du récit.

La notion de série répétitive fait contraste avec ce qu'il y a d'unique et de non répétable dans l'événement. L'histoire, surtout sous forme d'histoire économique, d'histoire sociale, est issue d'un vibrant plaidoyer dirigé contre l'événement en faveur du répétitif, sur l'exemple des courbes de prix et de revenus. De là on passe à l'histoire sérielle, dont Chaunu fit la théorie, accompagné du moins à une certaine époque par Le Roy Ladurie et tous les membres de l'école des Annales. Les séries répétitives s'étendent bien au-delà de l'économique et du social, jusque dans l'histoire culturelle, comme lorsqu'on recourt à une série de testaments pour leur demander combien le testataire souhaitait de messes après sa mort ; on pouvait alors suivre la courbe descendante des messes dans telle région et en conclure le déclin de la pratique religieuse. L'intéressant, c'est que de tels documents n'avaient pas été rédigés dans le dessein de porter témoignage sur une croyance privée. C'était en quelque sorte à leur insu qu'ils fournissaient des matériaux. C'est ce que Marc Bloch, dans *Métier d'historien, plaidoyer pour l'histoire*, appelait « témoins involontaires ». On passe de là à toutes les sortes de documents d'archives où les sources narratives, les témoignages, sont remplacés de proche en proche par des sources non narratives, toute trace du passé ayant vocation à devenir document. C'est là une des sources de l'étrangeté de l'histoire.

La deuxième catégorie que j'évoque à la suite de Pomian est l'époque : la vie courte d'un individu et même la suite de générations que peut appréhender un adolescent se trouvent replacées dans un horizon temporel plus vaste, que l'historien va structurer en courte durée, durée moyenne, longue durée. Toute l'école des Annales a misé sur les longues durées. Ces longues durées sont elles-mêmes animées par une spéculation portant sur l'orientation de l'histoire : s'agit-il de cycles ou de développements linéaires ; et ces derniers marquent-ils une accumulation, un progrès, une régression ? Qu'en est-il des *re-naissances*, c'est-à-dire de retours au passé qui seraient en même temps des avancées ? Quid du déclin ? Cette catégorie est proche de l'expérience, où la maturité est suivie par la vieillesse, mais l'histoire peut-elle faire place à un progrès non suivi de vieillesse et de mort ? Tel est le questionnement sous-jacent à la périodisation, à la mise

en ordre de l'histoire, avec ses longues périodes, ses périodes moyennes, ses périodes courtes. Or tout cela est nouveau par rapport à la fréquentation du récit ordinaire.

La rupture s'approfondit avec l'apparition de la notion de structure, qui a été importée de la sémiologie avec notamment le *Traité de linguistique générale* de Saussure. La paire événement-structure peut être tenue pour la novation épistémologique fondamentale, lorsque l'événement fait figure d'inflexion, voire de rupture dans une structure. On appelle d'ailleurs « révolution » une rupture qui apparaît si considérable qu'elle implique non pas un changement dans la structure, mais un changement de structure, un changement de paradigme.

Ces catégories temporelles implicites ou explicites ne constituent pas un prolongement du temps vécu et du récit ordinaire. Elles s'inscrivent dans des explications portant sur des enchaînements intelligibles, entre des faits avérés par la preuve documentaire. Or l'explication en histoire est incroyablement compliquée. Je me bornerai à souligner la combinaison entre, d'une part, des explications causales, particulièrement appropriées à l'histoire quantitative avec ses séries répétitives, et, d'autre part, l'explication par des raisons. Par ce second aspect, l'histoire maintient d'ailleurs un rapport avec la littérature. Par exemple, quand nous lisons Tite-Live, ou Tacite, ou des historiens anciens, nous nous y reconnaissons, comme on dit, parce que nous y rencontrons les mêmes passions de pouvoir que celles avec lesquelles la tragédie, l'épopée ou le roman nous ont familiarisés. Mais ce qui reste dépayasant, ce qui fait l'étrangeté de l'explication en histoire, c'est la complexité de cette combinaison entre explication causale et explication par des raisons.

Sur ces explications viennent en outre se greffer des interprétations, qui suscitent un processus incessant de réécriture, mettant en jeu des structures rhétoriques savantes. C'est à la faveur de ces constructions raffinées que l'histoire peut ambitionner de représenter le passé, de lui donner une sorte de visibilité. Mais celle-ci n'est pas moins étrange que celle des grandes fictions littéraires.

Ce dépaysement dans le temps, joint à un dépaysement dans l'espace fait que l'histoire, même de périodes relativement proches de nous, fait figure d'exotisme ; à plus forte raison lorsqu'elle nous transporte dans l'Antiquité grecque, romaine ou égyptienne, mésopotamienne, dont Paul Veyne se demande si elle ne nous est pas devenue aussi étrangère que celle des Polynésiens de nos livres de voyage.

Mais la raison la plus fondamentale du malaise dans l'histoire réside dans le caractère rétrospectif de cette science. Si le futur est encore ouvert, l'histoire évoque, elle, un passé qui semble déterminé. Le sentiment d'inexorable, d'inéluctable, surtout lorsqu'il s'attache aux grands crimes du XX^e siècle, vire au cauchemar de l'irréparable. Or l'élan qui porte la jeunesse d'esprit vers l'avant, du côté de l'ouvert, vient buter sur le roc de ce qui ne peut plus être changé, sur le roc du révolu.

Un dernier obstacle à la familiarisation à l'histoire consiste dans le péril de ce que j'appelle le « tout histoire ». Je désigne par là l'idéologie historiciste qui nous fait dire que toute proposition sensée s'explique par sa place dans l'histoire. Or, si tout est historique, tout est relatif. Il en résulte un scepticisme ruineux pour l'engagement moral et civique que par ailleurs l'enseignement public revendique comme une de ses responsabilités. Comment professer des valeurs stables si toute énonciation est relative à l'époque où elle est tenue ? On peut bien dénoncer, avec Cari Otto Appel, une contradiction qui ruine toute assertion sceptique (si toute énonciation est relative à l'époque où elle est tenue, qu'en est-il de cette proposition elle-même ?) ; un trouble irrépressible voile l'éducation morale, confrontée à une perspective historicisante qui relativise tout.

Le jeune Nietzsche, à l'époque où il enseignait la rhétorique à Bâle, vers 1872-1873, s'était rebellé, dans la *Deuxième Considération inactuelle*, contre ce qu'il appelait le « fardeau de l'histoire », ajouté à la charge de mémorisation que l'on déplore dans l'ensemble des disciplines scolaires. Comment l'éducateur éclaircira-t-il son difficile arbitrage entre l'inculture historique et la « maladie historique » ? Ce n'est pas par hasard si ce texte fameux de Nietzsche se termine par un appel, peut-être un peu flatteur, à la jeunesse qu'il invite à se mobiliser contre l'excès d'histoire, par le recours à ce que l'auteur nomme le « non-historique » et le « suprahistorique ».

Jetons un dernier regard sur les obstacles évoqués dans ce parcours : bouleversement des cadres temporels habituels de la mémoire personnelle et collective par la science historique, étrangeté inquiétante des mondes historiques lointains, relativisme historique destructeur de l'immuable. Or ces obstacles sont inséparables de ce qu'on peut appeler la distanciation méthodique qui permet à l'histoire d'ambitionner de se ranger parmi les sciences humaines.

Une refamiliarisation avec cette histoire d'apparence si étrange est néanmoins possible.

Nous sommes partis de la rupture que les catégories temporelles de l'histoire imposent par rapport au temps du récit. Je voudrais plaider, en sens inverse, pour une réconciliation possible, par-delà la rupture, avec la mémoire tant collective

qu'individuelle. Pour cela je voudrais marquer mon opposition à l'idée que l'histoire aurait, à l'époque moderne, réduit la mémoire, jadis matrice de l'histoire, au statut de simple objet historique parmi d'autres. C'est la thèse développée par Pomian dans un brillant article de la *Revue de métaphysique et de morale* de 1998. Certes, il y a une histoire de la mémoire : les historiens peuvent montrer sans peine qu'on ne se souvient pas des mêmes choses du passé à deux moments éloignés du temps ; par exemple, en France, considérant la période de Vichy, on n'a d'abord retenu que la Collaboration, et plus tard seulement la persécution raciale. Mais il s'agit là des remaniements de la mémoire, laquelle reste la région d'accueil de toutes les réécritures du passé historique. L'histoire ne nous atteint qu'à travers les remaniements qu'elle impose à la mémoire car la mémoire constitue notre toute première relation au passé. Je me plais à évoquer ici l'admirable petit traité d'Aristote que les Latins nous ont transmis sous le titre *De memoria et reminiscencia* « Traité de la mémoire et du rappel », où il est dit que la mémoire est du passé. Sans la mémoire, nous ne saurions jamais que quelque chose est advenu avant que l'on en fasse récit. L'histoire sait qu'il y a du passé parce que la mémoire l'a dit avant elle. Si peu fiable que soit la mémoire, si peu fidèle soit-elle au passé, elle est notre première ouverture sur le passé.

Il faut alors refaire le trajet de la mémoire vers l'histoire et chercher dans la mémoire les racines de notre demande d'histoire. Or la structure qui assure la transition de la mémoire à l'histoire, c'est le témoignage, à savoir l'opération de langage par laquelle les choses vues sont transférées sur le plan des choses dites. Quelqu'un dit : « Ceci s'est passé ainsi ; j'y étais ; croyez-moi ou ne me croyez pas ; et, si vous ne me croyez pas, interrogez un autre que moi. » Nous avons là la structure fondamentale de transition. Elle repose sur une relation de confiance en vertu de laquelle nous sommes invités à croire dans la parole d'un autre. Or cette structure fiduciaire comporte une dimension critique potentielle, consistant dans la critique du témoignage, fondée sur la comparaison entre témoignages rivaux. La mémoire collective est placée sous la même loi du témoignage que la mémoire individuelle. Elle se prête également à cette critique, en raison de la pluralité de nos allégeances, de nos appartenances à des entités collectives diverses. La mémoire collective fait ainsi le même trajet que la mémoire individuelle, de la mémoire vers l'histoire à travers le témoignage. L'étape suivante est celle de la mise en archive des traces documentaires qui prennent le relais des traces mnémoriques. L'histoire est souterrainement reliée à la mémoire par l'intermédiaire de cette archivation.

Je voudrais insister sur une seconde médiation entre la mémoire et l'histoire : la médiation entre générations successives à la faveur de la coexistence de plusieurs générations dans la même tranche de présent. A mon âge, j'ai le bonheur personnel de vivre cette cohabitation à l'échelle de quatre générations ; et comme je me souviens des récits que mon grand-père faisait du temps de son enfance, une période de cent cinquante ans est ainsi couverte par ces relais de mémoire. Une mémoire transgénérationnelle assure ainsi la transition entre la mémoire individuelle et collective et l'histoire des historiens.

Une médiation comparable à cette mémoire transgénérationnelle est assurée par l'architecture. La ville constitue à cet égard un spectacle extraordinaire de médiations plus que transgénérationnelles. A côté d'ici, vous avez l'église Sainte-Geneviève et le Panthéon ; et à quelques enjambées de là, vous avez le Louvre et même en prime une pyramide égyptienne. Quel prodigieux raccourci temporel inscrit dans la pierre : des styles multiples, des monumentalités hétérogènes imposent leur coexistence dans le même espace urbain ! Pensez seulement à la confrontation entre la tour Eiffel, et son arrogance de fer, et la cathédrale de Paris, et son orgueil de pierre. Plusieurs strates de mémoire collective sont ainsi à la fois empilées dans le temps et étalées dans la géographie de la ville. Existe-t-il plus éloquente contemporanéité du non-contemporain que la ville ?

L'étape suivante de mon parcours à rebours des étapes de la rupture opérée par l'histoire consistera dans le recours à la notion de dette, contrepartie de l'éloignement dans l'espace et le temps ; j'entends par « dette » le sentiment d'être redevables en tant qu'héritiers de nos prédécesseurs. La dette traverse les générations et s'étend sans fin assignable en direction d'un passé insondable ; la dette oblige, en ce sens qu'elle requiert des hommes du présent de restituer sous forme de représentation ce que les anciens nous ont confié.

Un pas de plus sur la voie ouverte par le sentiment d'endettement nous conduira à interroger la sorte de proximité que la dette instaure entre nos prédécesseurs et nous. Cette proximité induit un intérêt pour la ressemblance, qui compense l'attention privilégiée portée par l'histoire au changement et aux différences dans le changement. Je voudrais à cet égard exprimer mes réserves à l'égard d'une emphase de la différence dans la pensée contemporaine. Différence des sexes, différence des classes, différence des cultures, différence des époques : certes ! Mais quelle ressemblance de la condition humaine est ainsi paradoxalement explorée par le biais de la différence ! En dépit de tout l'exotisme du voyage dans les terres inconnues de l'espace et du temps, c'est bien de l'homme, mon semblable, que chaque fois je me rapproche. Entre le différent et l'identique, la dimension à explorer est celle du semblable. Et c'est bien elle que l'histoire explore. Les implications morales et politiques sont importantes : la raison fondamentale pour refuser l'idée de race, c'est

que l'appartenance de tous les hommes à la même histoire est reliée du dedans par la similitude humaine. En elle réside la réplique forte à la tentation d'exotisme géographique et historique. A cet égard la fonction de l'exploration des différences est d'étendre la sphère des ressemblances.

Nous en avons dit assez pour attaquer de front l'argument selon lequel le futur seul serait ouvert et le passé révolu, et en ce sens déterminé, fermé. Dans *l'Introduction à la philosophie de l'histoire* de 1937, Raymond Aron plaide avec éloquence en faveur de l'idée que l'historien doit se reporter en imagination dans un moment du passé où le futur était encore incertain, indéterminé, ouvert, par ignorance de la suite. Pour les hommes du passé, le passé avait un futur, comme il est dit dans le titre de cette communication. C'est l'effet d'un redoutable penchant pour l'anachronisme de projeter sur le passé la connaissance que nous avons aujourd'hui des événements qui occupent l'intervalle entre l'événement interrogé et le moment où nous l'examinons. Entre ces deux positions temporelles, il y a la position de tous les événements intermédiaires qui appartiennent à notre passé d'historiens mais qui constituaient le futur des hommes d'autrefois. L'anachronisme majeur consiste à prêter à ces hommes la connaissance que nous avons de la suite des événements. C'est ainsi qu'il nous arrive d'accabler nos prédécesseurs au nom d'un savoir qui ne pouvait être le leur.

Si nous poussons jusqu'au bout cette idée d'indétermination du futur dans le passé, nous atteignons l'idée, plus importante encore, des promesses non tenues du passé. Les hommes d'autrefois n'avaient pas seulement un vécu présent et un horizon d'incertitude quant au futur. Ils avaient aussi des options ouvertes, des projets, des craintes, des attentes, des rêves. C'est pour nous, qui venons après, que ces projets apparaissent inaccomplis. A l'indétermination du futur du passé s'ajoute la non-réalisation ultérieure des désirs. Ainsi le passé est-il aussi pour nous ce que n'ont pas pu ou pas su faire les gens du Moyen Âge, les gens de la Renaissance et de la Réforme, ceux des Lumières, les nationalistes et les révolutionnaires du XIX^e siècle.

Je voudrais sur cette base réinterpréter ce qui demeure vrai de l'idée même de révolu. Je dirais que c'est cet aspect du passé qui nous fait dire qu'il n'est plus mais qu'il a été et que, ne pouvant pas ne pas avoir été, il demeure d'une certaine façon. Les rêves non réalisés, les promesses non tenues du passé, bref toutes les marques du futur au cœur du passé, ont été. Ce qui fut le futur inaccompli des hommes d'autrefois est à jamais ineffaçable. C'est cet ineffaçable qui, en dernière instance, nous endette et nous requiert.

Si nous mettons maintenant bout à bout les thèmes de la ressemblance et de l'ineffaçable, nous rejoignons ce que Nietzsche suggère dans la *Deuxième Considération inactuelle* sous le vocable de l'« anhistorique », du « superhistorique », à savoir la référence à ce qui échappe à la dictature du tout-histoire. Sous cette rubrique, je placerais ce que l'anthropologie appelle des « invariants », dont l'inceste constitue l'exemple le plus frappant. Est-ce que la structure familiale qui est la nôtre, où tout enfant a un père et une mère, constitue également un invariant ? La question mérite d'être posée, face à la perspective du clonage, qui, pour la première fois, mettrait en question et en péril la reproduction sexuée et, avec elle, la possibilité pour un enfant de chercher son père ou sa mère et fondamentalement le droit d'avoir un père et une mère. Je refuse, quant à moi, les propositions d'action dont je ne peux mesurer les possibles effets pervers. Françoise Héritier, dans *Masculin-Féminin*, récapitule les invariants de base : tout être humain est né d'un homme et d'une femme, il a des frères et sœurs, ceux-ci ont un rang au sein de la fratrie. Ces invariants sont-ils « anhistoriques », « superhistoriques » ? Ils sont, en tous les cas, transhistoriques. Je les comparerais à ces fonds de paysage qui, vus d'un train en mouvement, défilent plus lentement que les plans moyens et les avant-plans. A cet égard, je pense que l'enseignement moral a affaire fondamentalement avec de tels horizons quasi immobiles et que l'on peut dire en ce sens transhistoriques.

Avec le mot « transhistorique », nous atteignons l'idée que l'histoire n'est pas seulement ce qui nous sépare du passé et en nous en séparant nous le rend étranger. C'est aussi ce que nous traversons, autrement dit ce qui nous rapproche de ce dont l'histoire semble nous éloigner.

D'après Paul RICŒUR, *Relier les connaissances*, Seuil, 1999

**STOP ne tournez pas cette page
avant le signal du surveillant.**

*Vous disposez de 10 minutes pour répondre aux 10 questions suivantes numérotées de 1 à 10.
Vous n'avez plus la possibilité de revenir au texte.*

QUESTIONS DU TEXTE 1

- 1) Pour l'auteur, l'histoire introduit des façons de découper le temps :
 - A) qui sont celles de la conversation ordinaire
 - B) qui permettent de le distinguer du temps de la littérature
 - C) qui permettent de l'assimiler au temps du récit
 - D) qui le rapproche de la narration littéraire

- 2) L'auteur évoque quatre catégories temporelles propres à l'histoire :
 - A) la texture
 - B) la série répétitive
 - C) l'époque
 - D) l'événement

- 3) Pour l'auteur, l'événement en histoire :
 - A) se voit attaché à sa base narrative
 - B) est avant tout ce qui arrive
 - C) ne se présente pas sous la même forme qu'en littérature
 - D) est familier car on y fait fréquemment appel dans l'histoire du temps présent et le politique

- 4) Selon l'auteur, les obstacles sur le chemin de la familiarisation à l'histoire sont :
 - A) le bouleversement des cadres temporels habituels de la mémoire personnelle
 - B) l'opposition entre mémoire collective et mémoire personnelle
 - C) le relativisme historique destructeur de l'immuable
 - D) l'étrangeté inquiétante des mondes historiques lointains

- 5) D'après l'auteur, une refamiliarisation avec l'histoire est possible car :
 - A) l'histoire sait qu'il y a du passé parce que la mémoire l'a dit avant elle
 - B) une mémoire transgénérationnelle assure la transition entre la mémoire individuelle et collective et l'histoire des historiens
 - C) l'histoire est souterrainement reliée à la mémoire par l'intermédiaire de l'archivage
 - D) l'architecture, comme l'histoire, permet une médiation transgénérationnelle

- 6) Pour l'auteur, la notion de « dette » :
 - A) est le sentiment d'être redevables en tant que prédécesseurs de nos enfants
 - B) oblige les hommes du présent de restituer sous forme de récit écrit ce que les anciens nous ont confié
 - C) peut être interprétée suivant les époques et les lieux
 - D) traverse les générations et s'étend au futur

- 7) Le texte définit la « révolution » comme :
 - A) changement de structure
 - B) une modification importante dans la structure
 - C) un changement de paradigme
 - D) la disparition de tout repère temporel

- 8) D'après l'auteur, les « invariants » :
- A) sont transhistoriques
 - B) ont pour exemple le plus frappant, l'inceste
 - C) peuvent être comparés à des fonds de paysage qui, vus d'un train en mouvement, défilent plus rapidement que les avant-plans
 - D) de base sont « tout être humain est né d'un homme et d'une femme, il a des frères et sœurs, ceux-ci ont un rang au sein de la fratrie »
- 9) Pour l'auteur, la notion de « série répétitive » en histoire :
- A) est compatible avec l'événement dans le cadre de l'économie
 - B) ne peut être étendue jusqu'au cadre de l'histoire culturelle
 - C) montre que toute trace du passé a vocation à devenir document
 - D) fait contraste avec ce qu'il y a d'unique et de non répétable dans l'événement
- 10) Dans ce texte, l'auteur :
- A) tente de raccrocher l'enseignement de l'histoire au souci du présent et du futur que les adolescents peuvent éprouver
 - B) montre que l'éloignement de l'histoire par rapport à la vie est en réalité constitutive de la connaissance historique
 - C) introduit avec le terme « transhistorique » l'idée que l'histoire est seulement ce qui nous sépare du passé
 - D) conclut que l'histoire est aussi ce que nous traversons et donc ce qui nous rapproche

STOP
Ne tournez pas cette page avant
le signal du surveillant.

***Vous disposez de 40 minutes pour répondre aux 60 questions suivantes numérotées de 11 à 70.
Vous n'avez plus la possibilité de revenir à la première partie de l'épreuve.***

- 11) « Concupiscent » :
A) a pour synonyme « luxurieux »
B) a pour antonyme « ascète »
C) désigne une maladie infantile
D) signifie « qui détourne des biens publics »
- 12) La forme conjuguée « vis » vient du verbe :
A) voir
B) vouloir
C) venir
D) vivre
- 13) Chaque expression est un oxymore :
A) « une charmante petite peste »
B) « un silence assourdissant »
C) « un imbécile heureux »
D) « une voix mélodieuse »
- 14) « Un eldorado » signifie :
A) une montagne inaccessible
B) un homme mondain
C) une contrée rêvée
D) une personne bronzée
- 15) « Un laïus » :
A) vient d'un patronyme grec
B) équivaut à « un quidam »
C) a pour antonyme « un bref discours »
D) signifie un discours verbeux
- 16) « Un jocrisse » :
A) s'apparente à « un benêt »
B) a pour antonyme « un bravache »
C) est « un naïf »
D) est synonyme de « fourbe »
- 17) « Dans les bras de Morphée » :
A) vient d'un personnage de la mythologie grecque
B) indique une action douteuse
C) signifie « être endormi »
D) fait référence au dieu des songes
- 18) « Valétudinaire » se dit d'une personne :
A) en pleine forme
B) de santé fragile
C) valeureuse
D) cacochyme
- 19) Chaque nombre est correctement écrit :
A) mille huit cents vingt-deux
B) sept milles trois-cent-dix
C) quatre-vingts et un
D) deux cents trois
- 20) Chaque verbe conjugué à l'impératif est bien écrit :
A) donnes !
B) reviens !
C) mange !
D) mourrez !
- 21) « Moins » peut être :
A) un adjectif
B) un adverbe
C) une conjonction
D) un nom
- 22) Chaque terme est dit « épïcène » :
A) jaune
B) manœuvre
C) guide
D) enfant
- 23) Il faut dire :
A) les chevaux sont carapaçonnés
B) dans cette grotte, il y a une goulée d'étranglement
C) les Hindoux sont les habitants de l'Inde
D) vous n'êtes pas sans ignorer cette règle de grammaire
- 24) « Jouer les Cassandre » signifie :
A) jouer avec le feu
B) se révéler un prophète de mauvais augure
C) éteindre les prémices de dispute
D) apporter de bonnes nouvelles
- 25) « L'égotisme » :
A) a pour synonyme « nombrilisme »
B) est la manie de parler toujours de soi
C) s'apparente à l'égoïsme
D) a pour antonyme « désintéressement de soi »
- 26) Chaque terme est un adjectif et un nom :
A) simple
B) numéro
C) casier
D) snob

- 27) On doit écrire :
- A) une catalyse
 - B) un cauchemard
 - C) une encéphalopathie
 - D) une androcrathie
- 28) Chacun de ces termes a un « x » au pluriel :
- A) un neveu
 - B) un dieu
 - C) un épieu
 - D) un pneu
- 29) Chaque énoncé contient un attribut du sujet :
- A) elle est vétérinaire
 - B) la jolie femme l'a aperçu hier
 - C) je peux la voir tous les jours
 - D) ma sœur semble très affectée par cette nouvelle
- 30) Chaque élément linguistique est une apocope :
- A) le ciné
 - B) pas touche !
 - C) sympa
 - D) c'est sensas
- 31) Il faut écrire :
- A) la bru
 - B) la vertue
 - C) la glu
 - D) la laitue
- 32) « Ouvrir la boîte de Pandore » :
- A) signifie « céder à une impulsion »
 - B) signifie « dire des mensonges »
 - C) est une action qui peut se révéler néfaste
 - D) fait référence à une femme grecque
- 33) « Un Tartuffe » désigne un :
- A) hypocrite
 - B) peureux
 - C) timide
 - D) imposteur
- 34) « Un paltoquet » est un :
- A) homme plein de mérite
 - B) grand bavard
 - C) cafetier
 - D) avaricieux
- 35) On doit écrire :
- A) elles se sont faites laver
 - B) elles se sont lavé les mains
 - C) elles se sont lavées
 - D) elles se sont lavées les cheveux
- 36) « Délétère » signifie :
- A) relaxant
 - B) corrupteur
 - C) nuisible à la santé
 - D) xénophobe
- 37) Chaque énoncé contient un COD :
- A) je les vois
 - B) je vois les enfants jouer
 - C) je vois une maison en haut de la colline
 - D) je vois une maison brûler
- 38) Le mot « ratatouille » :
- A) vient du verbe « touiller »
 - B) a pour synonyme « ratafia »
 - C) vient du terme « ratanhia »
 - D) a pour antonyme « tambouille »
- 39) « La bête du Gévaudan » :
- A) tient son nom d'une région de France
 - B) désigne un animal mystérieux
 - C) est une sorte de guide spirituel
 - D) fait référence à un animal qui sème la terreur
- 40) « Une jacquerie » :
- A) est une ronde pour enfant
 - B) a pour antonyme « sédition »
 - C) a pour synonyme « jocrisserie »
 - D) est une effronterie
- 41) Chaque terme a un homophone :
- A) page
 - B) statue
 - C) platine
 - D) portions
- 42) Chaque terme a un homographe :
- A) mémoire
 - B) vert
 - C) savons
 - D) canailou

- 43) Chaque paire est antonyme :
- A) dire et redire
 - B) acception et acceptation
 - C) conjoncture et conjecture
 - D) descendre et tuer
- 44) « Une vie de patachon » est une vie :
- A) très sédentaire
 - B) instable et mouvementée
 - C) monastique
 - D) de patapouf
- 45) On doit dire ou écrire :
- A) Sébastien subit le martyre
 - B) mourir comme un martyr
 - C) il lui fait vivre le martyr
 - D) Ste Agnès est morte en martyre
- 46) « Lavallière » peut signifier :
- A) une grande bassine d'eau
 - B) une bague ornée d'un motif
 - C) une tenue pour faire de l'équitation
 - D) une habitante de Laval
- 47) Chaque énoncé est correctement écrit :
- A) tu les as vus hier soir
 - B) tu les as vues manger du pain
 - C) tu les as compter par groupes de trois
 - D) tu vas les accompagner au cinéma
- 48) On doit écrire :
- A) la maison à mon cousin
 - B) il faut consulter un docteur en cas de maladie
 - C) la marche à pied est bonne pour la santé
 - D) le livre de papa
- 49) Il faut écrire :
- A) je leurs dis à chaque fois !
 - B) il les voient de loin !
 - C) nous leur dîmes l'heure
 - D) vous leur dîtes tous
- 50) « Aménité » :
- A) signifie « qualité de ce qui est agréable à voir »
 - B) a pour synonyme « affabilité »
 - C) a pour antonyme « bienveillance »
 - D) au pluriel signifie « paroles douces »
- 51) On peut écrire :
- A) la langue Russe est agréable à l'oreille
 - B) les ressortissants européens passent sans papiers
 - C) la course a été gagnée par les Français
 - D) les gallois habitent la Grande-Bretagne
- 52) Chaque phrase contient un pronom relatif :
- A) le film dont je t'ai parlé
 - B) il faut que tu le voies
 - C) lequel des deux ?
 - D) l'enfant que j'entends est souffrant
- 53) « Une catachrèse » :
- A) est une sorte de métaphore
 - B) se trouve dans l'expression « les ailes d'un moulin »
 - C) est une figure de style
 - D) fait ressortir l'étymologie
- 54) Chaque terme a un rapport avec le temps :
- A) clepsydre
 - B) oignon
 - C) syncrétisme
 - D) synchrone
- 55) On doit orthographier :
- A) racornire
 - B) aboutire
 - C) alanguire
 - D) confire
- 56) « Seyant » :
- A) vient du verbe seoir
 - B) est un participe passé
 - C) provient d'un verbe défectif
 - D) peut être un adjectif
- 57) Les termes suivants sont des acronymes :
- A) un radar
 - B) une HLM
 - C) l'OTAN
 - D) un kayak
- 58) Chaque expression contient un pléonasme :
- A) un verre à vin
 - B) un don inné
 - C) préparer à l'avance
 - D) vendre à perte

- 59) Une erreur de langue peut être :
- A) un syllogisme
 - B) un solécisme
 - C) un barbarisme
 - D) un anachorète
- 60) Le verbe « paraître » peut se conjuguer :
- A) que vous parussiez
 - B) vous paraissez
 - C) vous parûtes
 - D) vous paraitrez
- 61) Chaque terme est de genre féminin :
- A) mausolée
 - B) céphalée
 - C) gynécée
 - D) choryphée
- 62) Chaque terme est du genre masculin :
- A) autoroute
 - B) radioréveil
 - C) autoradio
 - D) radiotéléphone
- 63) On peut écrire :
- A) « à veau l'eau »
 - B) « à vos lots »
 - C) « à vau-l'eau »
 - D) « avolots »
- 64) On doit dire et écrire :
- A) un infractus
 - B) un aéropage
 - C) un idiolecte
 - D) obnubiler
- 65) Chaque doublet est composé de paronymes :
- A) collision et collusion
 - B) inculquer et inculper
 - C) recouvrer et recouvrir
 - D) rémunérer et rénumérer
- 66) L'orthographe demande d'écrire :
- A) choir
 - B) mouvoir
 - C) valoire
 - D) décevoire
- 67) Chaque expression est exacte :
- A) une maison de plein-pied
 - B) il porte une fausse perruque
 - C) elle a des ennuis pécuniers
 - D) il a une propention au mensonge
- 68) « Damer le pion à quelqu'un » signifie :
- A) avoir un avantage sur quelqu'un
 - B) se moquer de quelqu'un
 - C) avoir l'œil sur quelqu'un
 - D) mieux réussir que quelqu'un
- 69) « Impérite » :
- A) a le même sens que « incurie »
 - B) a pour synonyme « inexpérience »
 - C) signifie « discourtoisie »
 - D) a pour antonyme « capacité »
- 70) Chaque expression est correcte :
- A) ce remède est une panacée universelle
 - B) ces mesures servent à pallier au manque
 - C) ce jardin est une véritable petite oasis
 - D) elle porte des chaussettes oranges

STOP
Ne tournez pas cette page avant
le signal du surveillant.

Vous disposez de 30 minutes pour lire le texte suivant. Vous n'avez plus la possibilité de revenir aux deux premières parties de l'épreuve.

TEXTE 2

Depuis les années 1960, la presse quotidienne française perd des lecteurs. Elle est concurrencée par différents médias, et depuis quelques années par Internet. Elle voit également ses revenus publicitaires diminuer tendanciellement depuis quinze ans. Sans surprise, avec une baisse de l'ensemble de ses sources de revenus, sa santé financière se détériore de façon inquiétante.

À l'inverse de certaines de ses homologues européenne ou américaine, la presse quotidienne française n'a pas véritablement réagi à cette nouvelle donne. Elle a progressivement perdu ses marges de manœuvres financières, et elle est entrée dans un cercle vicieux où le manque de capitaux interdit toujours plus aux entreprises de s'adapter aux nouvelles conditions du marché.

Longtemps réputée d'excellente qualité, la presse quotidienne française a toujours considéré que ses quotidiens seraient lus parce qu'ils étaient bons, et non d'abord parce qu'ils répondaient aux attentes de leur lectorat. Autrement dits, les problèmes que rencontre le secteur depuis quelques années correspondraient à une crise de la demande et non de l'offre. Cette affirmation mérite certainement d'être discutée et nuancée.

En janvier 2006, l'Institut Montaigne a commandité un sondage auprès de l'IFOP afin de mieux comprendre ce que les jeunes d'une part, les lecteurs occasionnels de l'autre, reprochent à la presse traditionnelle. Cette enquête repose à la fois sur une étude qualitative auprès d'un panel d'une dizaine de lecteurs « infidèles » de la presse quotidienne nationale, et sur une étude quantitative auprès des jeunes de 15-34 ans (668 jeunes interrogés par téléphone en deux vagues en janvier 2006) pour appréhender leur consommation médiatique, et notamment le rapport entretenu à la presse écrite, quotidiens et magazines inclus. Les résultats des deux enquêtes convergent de manière frappante.

En ce qui concerne les lecteurs irréguliers et insatisfaits, la presse traditionnelle souffre d'abord de l'impression dominante de surinformation. Le bruit de fond médiatique est si assourdissant que la recherche d'une information de qualité, pourtant bien sûr nécessaire, fait figure de luxe coûteux. Les lecteurs irréguliers sont ainsi très conscients de l'effort qu'elle suppose, notamment en termes de temps.

Par ailleurs, la presse est critiquée pour la représentation du monde qu'elle propose : tendance au catastrophisme, négativisme systématique, partialité des traitements et œillères idéologiques. S'ils saluent la qualité de l'information produite en comparaison avec les autres types de médias, les lecteurs interrogés reprochent à la presse écrite d'être trop politisée, mais aussi de céder parfois à la facilité et à la redondance. La presse écrite est encore vue comme fâcheusement élitiste et fréquemment jargonnante. Sa forme, classique et triste, est enfin mise en cause. Curieusement, certaines critiques adressées à la télévision sont les mêmes que celles qui sont formulées à l'encontre de la presse écrite : la tentation sensationnaliste, le côté répétitif des informations distillées, ainsi que le danger de verser dans la propagande.

Les jeunes de 15-34 ans portent un jugement sans appel sur la presse écrite payante : indépendamment du fait qu'ils reconnaissent très peu lire la presse en général, celle-ci étant considérée comme un média du passé dont l'influence va diminuer, ils reconnaissent néanmoins qu'elle est le média le plus utile pour « comprendre le monde ». Leur analyse des différents médias est la suivante : pour « s'informer de l'actualité », vive la télé ! Pour « apprendre des choses », c'est Internet qui est favori. Enfin, pour des soucis plus ludiques (« satisfaire sa curiosité » ou « s'amuser et se détendre »), Internet est à nouveau préféré.

Le désintérêt pour la presse écrite constaté chez les jeunes, comme l'infidélité révélée de nombreux lecteurs de la presse quotidienne nationale (PQN), témoignent à coup sûr du malaise grandissant des titres traditionnels. Le rôle du journaliste comme médiateur entre l'information brute et le public est remis en question. Le rapport à l'information devient de plus en plus consumériste, et c'est donc sans surprise que les médias mobiles, réactifs et personnalisés sont les plus plébiscités par les nouvelles générations. La presse quotidienne a évidemment perdu le monopole de l'information.

La tendance est générale dans la mesure où les lecteurs irréguliers de la presse quotidienne nationale, certes plus réservés à l'égard d'Internet, avouent toutefois leur intérêt pour ce nouveau moyen de communication, ouvert à tous les possibles et qui autorise une recherche de l'information active, efficace et ciblée.

La désaffection des lecteurs irréguliers envers la presse quotidienne trouve sa source dans trois facteurs principaux : l'immobilisme des quotidiens, tant sur le fond que sur la forme, ressenti en dépit du lancement de plusieurs nouvelles formules ; une certaine réticence des lecteurs à investir suffisamment de temps et d'argent dans cette presse dès lors que s'affirme un rapport consumériste à l'information ; le rejet des engagements politiques traditionnellement propres à la presse parisienne.

À la crise de l'offre se superpose une crise structurelle qui pénalise encore plus la presse quotidienne payante, l'absence de capacités financières interdisant souvent les réactions salutaires.

Parmi les facteurs de la crise, certains semblent plus importants que d'autres : côté recettes, la baisse régulière de la diffusion payée et la vive concurrence caractérisant le marché publicitaire ; côté dépenses, les coûts élevés de l'impression et de la distribution qui gonflent le prix des quotidiens ; enfin on n'échappe pas aux facteurs géographiques, et la taille réduite du marché français est incontestablement une contrainte forte.

En dix ans, entre 1994 et 2004, la PQN a vu sa diffusion payée baisser de 7,2 % et la PQR (presse quotidienne régionale) de 14 %, seuls les quotidiens du septième jour parvenant à augmenter leurs ventes de 21 %, ce qui ne suffit pas à inverser la tendance globale sur le secteur. Concernant la PQN, il faut en outre préciser, malgré la « stabilisation » de 2004 (-0,5 % par rapport à 2003), que les chiffres prennent en compte les performances de quotidiens comme L'Équipe, dont la diffusion totale payée a augmenté de près de 30 000 exemplaires en 2004 (+ 8,68 %), alors que la diffusion payée du Monde, celle du Figaro ou de Libération sont en baisse, respectivement de 4,48 %, de 3,13 % et de 7,59 %. Les quotidiens économiques progressent légèrement, confirmant l'intérêt des lecteurs pour l'information ciblée et à valeur ajoutée. La PQR accuse, quant à elle, un recul général, les trois plus grands titres restant Ouest-France, Le Parisien et Sud-Ouest.

Jusqu'en 1993, la presse dans son ensemble attirait plus de 50 % des investissements publicitaires tous médias confondus. Depuis, sa part dans le total des investissements publicitaires s'érode. Certes, après trois années de baisse consécutive, entre 2001 et 2003, la presse écrite voit de nouveau ses recettes publicitaires augmenter. Mais les chiffres d'ensemble masquent de fortes disparités, notamment au sein de la presse quotidienne. Quatre phénomènes semblent déterminants :

- Concernant les petites annonces, la presse quotidienne nationale d'information générale et politique perd de plus en plus de parts de marché. Ses recettes sont en recul de 4,8 % en 2005, alors que la PQR bénéficie d'une augmentation constante de ses recettes en petites annonces, de 6 % en 2005. Mais elle reste menacée, notamment par les succès de la presse gratuite d'annonces, qui enregistre une progression de 6,5 % de son chiffre d'affaires en 2003 et de 10,2 % en 2004, et par Internet qui gagne aussi des parts de marché sur ce secteur.

- La concurrence est rude aussi en ce qui concerne les investissements publicitaires tous médias confondus. La presse écrite payante conserve, certes la première position, avec 33,5 % des parts de marché en 2005, mais la progression des investissements publicitaires dans la presse se limite à 2,8 %, contre 5,9 % pour l'ensemble des médias. Plus que les autres publications, la presse quotidienne semble menacée par ses deux concurrents directs, la presse quotidienne gratuite d'information et Internet. La progression des recettes publicitaires sur Internet, de 73,9 % en 2005, confirme à cet égard l'importance du processus de redistribution des investissements publicitaires entre les différents médias.

- La nature du marché publicitaire français pénalise également la presse quotidienne. D'abord par son étroitesse : avec 0,67 % du produit intérieur brut consacré aux investissements publicitaires en 2003, la France est loin derrière les États-Unis (1,17 %) ou la Grande-Bretagne (0,94 %), et elle reste en deçà de la moyenne européenne qui se situe à 0,76 % du PIB. Le marché publicitaire français pénalise ensuite la presse quotidienne et les médias en général par l'importance des investissements hors médias : ces derniers représentent en France 20 milliards €, les deux tiers du total pour l'année 2003.

- Enfin, la migration de la publicité provenant de la grande distribution vers la télévision ou d'autres médias a déjà commencé. Ainsi, anticipant la libéralisation définitive de la publicité télévisée prévue pour 2007, les budgets publicitaires des grandes enseignes de la distribution ont-ils augmenté en moyenne de 43,5 % entre 2004 et 2005 sur les chaînes du câble et du satellite.

Les coûts d'impression, de papier et de distribution de la presse quotidienne française sont parmi les plus élevés du monde occidental. Ils représentent aux alentours de 50 % du prix total de revient d'un quotidien. Concernant l'impression proprement dite, la principale source de difficultés est la convention collective, fruit de négociations anciennes et totalement déséquilibrées avec les syndicats de salariés. Les coûts salariaux sont beaucoup plus élevés que dans d'autres secteurs sans que la pénibilité ou les contraintes ne justifient aujourd'hui de telles

différences. L'organisation du travail est trop rigide alors que les évolutions technologiques permettraient des gains de productivité considérables.

Il existe d'ailleurs des éléments de comparaison relativement évidents, non seulement à l'étranger, mais aussi en France puisque la presse magazine n'est pas soumise à ces contraintes dites « du Livre ». Ainsi, la presse gratuite, notamment le quotidien 20 Minutes, est-elle parvenue en partie à s'émanciper de ce système contraignant, ce qui lui permet – pour un prix de revient sensiblement égal – d'être imprimée en quadrichromie. La qualité du produit final est bien meilleure.

L'achat du papier n'est pas non plus optimisé. Il s'avère que la France est, parmi les pays industrialisés, celui qui consomme le moins de papier de presse par habitant. À titre de comparaison, la presse française consomme chaque année moins de papier que le seul Los Angeles Times. C'est pourquoi un système coopératif, la Société professionnelle des papiers de presse (SPPP), a été mis en place depuis 1947, afin de regrouper les achats et de bénéficier d'économies d'échelle. Pour autant, certains groupes de presse quotidienne parmi les plus importants en France, notamment la Socpresse, préfèrent négocier seuls face aux géants nordiques du papier. Résultat : les coûts d'achat du papier sont pour tous supérieurs à ce qu'ils pourraient être.

La gestion de la distribution pose aussi de nombreux problèmes. Pour la presse quotidienne, elle est assurée par les seules NMPP (Nouvelles messageries de la presse parisienne). Il n'y a pas d'autres candidats pour une activité très déficitaire : les pouvoirs publics accorderont encore en 2006 une aide de 8 millions € à la distribution des quotidiens d'information politique et générale, aide qui ne permet assurément pas de couvrir le déficit d'exploitation de la branche quotidien, supérieur à 30 millions €. Malheureusement, le système de péréquation mis en place à la Libération n'est plus adapté à la multiplication des titres ni au caractère irrégulier de la consommation. Pour autant, il permet encore aux petits titres d'accéder à une distribution nationale, jouant son rôle en matière de défense du pluralisme, fût-ce à un prix extrêmement élevé.

Un autre problème majeur est celui des invendus qui engorgent les points de vente, notamment les kiosques parisiens qui doivent gérer quelque 200 références avec un taux d'invendus pouvant aller jusqu'à 80% du stock sur certains titres. Sur ce point, les éditeurs portent une lourde responsabilité puisqu'ils sont maîtres de leur papier et disposent d'outils de réglage qui devraient leur éviter beaucoup d'excès. Par ailleurs, le système actuel a conduit de façon étonnante à ce que la France soit l'un des pays européens où les points de vente sont les moins nombreux, deux fois et demie moins nombreux qu'en Allemagne par exemple. Plus préoccupant encore, la tendance est à la baisse : 4 600 points de vente ont disparu entre 1995 et 2003 sur un total de 30 000. Faut-il, pour autant, s'étonner de cette chute du nombre de points de vente ? Ce n'est pas parce que les Français refusent de lire, mais bien plutôt parce que les diffuseurs français sont les moins bien rémunérés d'Europe. Pour un produit comme la presse quotidienne, dont la durée de vie est très brève, il s'agit d'un handicap très lourd. L'actualité ne supporte pas la lecture différée et les lecteurs potentiels se privent souvent d'acheter leur quotidien faute de pouvoir le trouver aisément. Certes, des tentatives de distribution alternative ont été menées depuis plus d'une dizaine d'années de la part de l'ensemble des titres quotidiens : le portage s'avère un bon relais des défaillances de la distribution en kiosques ou dans les maisons de presse. Très commun en Alsace (Dernières Nouvelles d'Alsace) et dans quelques autres régions (Ouest-France), le portage a séduit progressivement la presse quotidienne nationale (Le Monde, Libération, Le Figaro), mais trouve rapidement ses limites, du fait notamment du coût du travail pour les bas salaires, du fait que l'activité n'est concentrée que sur quelques heures par jour, et probablement que le travail indépendant est moins développé en France que dans d'autres pays. Le résultat est connu : alors que le portage concerne 88 % de la distribution aux Pays-Bas, 69 % en Allemagne ou encore 50 % au Royaume-Uni, il n'est que de 20 % en France. Pourtant, la fidélisation des lecteurs est bien plus facile quand ils ont chaque matin leur quotidien dans les mains. C'est d'ailleurs la stratégie des journaux gratuits, distribués le matin pour être lus lors du temps de transport.

Sans surprise, conséquence de cette structure de coûts, la France fait partie des pays industrialisés où le prix des quotidiens est le plus élevé. Signe d'un dispositif vieillissant, le prix des quotidiens augmente plus vite que la moyenne des prix à la consommation. Si l'augmentation du prix de vente compense en partie la perte des lecteurs, elle empêche à coup sûr la conquête de nouveaux lecteurs, surtout pour la génération née avec Internet et habituée à la gratuité.

Toutefois, il n'est pas sûr que l'augmentation du prix de vente entraîne automatiquement une baisse du nombre de lecteurs et vice-versa. L'essentiel, à l'évidence, consiste à trouver l'équilibre entre le prix et la qualité perçue du produit. Le modèle économique de la presse gratuite, au moins en ce qui concerne les gros titres de l'actualité – ce que les Américains appellent les *hot news* – semble en fait imposer à la fois une évolution du contenu rédactionnel des titres payants et de leur prix (le passage à la gratuité n'étant pas à exclure).

Incontestablement, la presse en France ne bénéficie pas, comme dans d'autres pays, d'un marché naturel très large permettant d'amortir les coûts fixes du produit. La francophonie ne donne que peu d'opportunités de développement hors du territoire national. Le recul de l'usage de la langue française dans les instances diplomatiques ou dans le monde des affaires ne donne guère de raisons d'espérer.

Tout aussi structurelle est la question de la consommation de journaux par habitant. Le nombre d'exemplaires diffusés pour 1 000 habitants est faible, inférieur à la moyenne européenne, la France partageant cette performance avec l'Italie, l'Espagne et la Pologne. À titre de comparaison, il y avait en 2003 : 180,7 exemplaires de presse quotidienne pour 1000 habitants en France, 274,1 aux États-Unis, 371,1 en Allemagne, 383,4 au Royaume-Uni, 543,4 en Suède et 664 au Japon, qui reste le leader incontesté en ce domaine.

L'exemple suédois nous rappelle qu'il n'y a pas de corrélation évidente entre développement de l'Internet et pénétration de la presse papier : premier pays au monde pour le taux de pénétration d'Internet en 2004, la Suède bénéficie d'une proportion de quotidiens pour mille habitants parmi les plus élevées.

La France n'est pas un cas isolé. Dans le monde entier est posée la question de l'avenir de la presse d'information, donc de son financement et de son rôle dans la société. Cela est vrai des pays où les groupes de presse restent en bonne santé financière comme les États-Unis ou le Royaume-Uni, de même que dans certains pays qui font preuve d'une capacité d'innovation certaine comme l'Espagne ou les Pays scandinaves.

La révolution numérique, avec le double mouvement de numérisation des contenus et de multiplication des canaux de distribution, bouleverse progressivement toutes les activités de contenus, et notamment la presse. Ainsi l'explosion d'Internet et du téléphone mobile, au milieu des années 1990, favorisent mais aussi imposent une plus grande réactivité, une plus grande personnalisation de l'information, et l'adaptation des producteurs à une consommation hachée, à la demande et en situation de mobilité. L'immédiateté de l'information offerte en ligne rend en partie caduque la lecture de quotidiens forcément plus tardifs sur l'information.

Face à la génération numérique, née avec les NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la communication), les professionnels de l'information doutent de plus en plus de la pertinence de leur travail, tout entier organisé autour de la production écrite, du rendez-vous quotidien avec un lectorat autrefois fidèle et intéressé par le débat public. Car les jeunes ont adopté des modes de consommation des médias en totale rupture avec ceux de la génération issue du baby boom et leur intérêt pour la chose publique semble émoussé, pour ne pas dire tout relatif.

La révolution numérique, en multipliant les canaux de distribution de l'information, mais aussi en donnant à chacun la possibilité de devenir source et diffuseur d'information, remet en cause non seulement l'économie des titres mais aussi le rôle du journaliste dans la Cité. Chronologiquement, c'est l'apparition de sites d'information en ligne totalement indépendants des grands médias, et notamment des titres traditionnels, qui a commencé à déstabiliser le paysage de l'information écrite, ce d'autant qu'ils sont apparus en pleine bulle NTIC, à l'heure où les activités traditionnelles étaient violemment attaquées. Avec quelques années de recul, les meilleurs exemples de cette petite révolution de l'information sont Yahoo!, Google et autre MSN. Pour la plupart, ces sites indépendants rencontrent le succès grâce à leur audace et à leur forte réactivité permise en grande partie par la souplesse d'Internet. Toutefois, la rapidité de publication, doublée de l'absence de moyens financiers significatifs, conduit parfois à des dérapages, l'information n'étant que rarement bien vérifiée. Mais Internet impose son rythme à la presse écrite.

Depuis 2004, le succès des blogs contribue, lui aussi, à brouiller le rôle du journaliste dans l'opinion publique, d'autant que certains blogs, parfois créés par des journalistes, sont de très grande qualité et proches dans leur rédaction d'un article de presse. Fait important, le succès des blogs révèle, en creux, la victoire d'une forme de relativisme généralisé : la crise de confiance à l'égard des journalistes se double d'une suspicion systématique pour l'information payante, assimilée à toutes les connivences, alors que la prise de parole individuelle, sans contrôle et sans contraintes, mais toute subjective, constitue de plus en plus un gage d'indépendance, comme si d'ailleurs les risques de manipulation n'existaient pas. Or aujourd'hui, n'importe qui peut s'arroger le droit de diffuser l'information, de présenter son interprétation des faits comme le résultat d'un travail d'investigation approfondie. Mais, quelle que soit sa qualité, le fait que l'information soit désormais diffusée de manière personnelle, individuelle, est un défi pour les organes de presse et les journalistes. Le blog illustre à lui seul ce que nous évoquions précédemment : l'effritement de l'image du journaliste dans les représentations du public, et la disparition progressive du besoin ressenti de médiateurs compétents. Parallèlement, la valeur des titres de presse, des marques qu'ils représentent, semblent devenir totalement sans intérêt pour une partie des citoyens.

Blogs et sites d'information en ligne multiplient les sources d'information disponibles, masquant pour beaucoup la disparition progressive des véritables médiateurs que sont les journalistes, même si, pour une bonne part, les sites en ligne se nourrissent directement des dépêches d'agences de presse. À force d'agrèger des informations récupérées sur d'autres sites ou auprès d'agences de presse, d'imposer le format « dépêche » au détriment de l'information de qualité, approfondie, les sites et les blogs ne sont-ils pas en train de faire de l'information un produit comme les autres ?

À coup sûr, Internet est en train d'imposer une autre logique à l'information : il en vulgarise l'accès, il favorise toujours plus sa diffusion rapide et automatisée, il en perturbe les rythmes, celui du recul, de l'enquête, mais également du fameux « bouclage » – traditionnelle butée horaire au-delà de laquelle une information ne peut plus être intégrée au journal. Probablement annonce-t-il une réelle divergence entre deux manières de faire et de consommer l'information : l'information « gratuite », disponible partout, personnalisée, interactive, sur tous types de support, et à n'importe quel moment ; l'information enrichie, spécialisée et payante, dont il faut espérer qu'elle ne deviendra pas le privilège d'une élite intellectuelle, économique ou sociale.

Pour la presse en ligne, le modèle « gratuit » semble s'imposer partout dans le monde. La migration des quotidiens payants sur Internet risque de poser de redoutables problèmes de financement. La gratuité favorise à l'inverse les simples agrégateurs de contenus, comme Yahoo! Actualités ou Google News, qui ne produisent pas d'information, et augmentent de surcroît leur rentabilité en proposant tout un ensemble de services associés. De plus, les sites de journaux en France ne parviennent pas à capter une part significative des budgets publicitaires : à titre d'exemple, le chiffre d'affaires du site *LeMonde.fr* s'élève à 3 millions € annuels, alors qu'Internet a attiré près d'un milliard € de recettes publicitaires en 2005 en France.

Le modèle « gratuit » a également essaimé en dehors d'Internet. Il s'est imposé avec fracas dans la presse quotidienne d'information. Longtemps considérée en France comme une activité artisanale, la presse d'information a découvert qu'elle relève désormais de logiques économiques mondiales : lancé à Stockholm en 1995, le quotidien gratuit Metro compte désormais 57 éditions quotidiennes à travers la planète, alors que 20 Minutes diffuse plus de 600 000 exemplaires par jour en France. Aujourd'hui, plus de 11 % de la diffusion de la presse quotidienne d'information en France relève du modèle gratuit. Selon une enquête récente, le quotidien gratuit 20 Minutes serait devenu, en 2005, le troisième quotidien le plus lu, arrivant devant tous les titres nationaux.

Une question clé se pose : doit-on extrapoler les tendances récentes et considérer que l'avenir de la presse quotidienne généraliste est la gratuité, le modèle payant devenant marginal ? Nous retrouverions un modèle proche de l'information à la télévision, où l'information est gratuite, sauf pour quelques chaînes sur abonnement (à la différence importante toutefois que certaines chaînes sont financées par la redevance). Un peu rapide ? Pas sûr ! Il suffit d'ailleurs de constater que la gratuité progresse aussi via la distribution gratuite de la presse payante, de plus en plus systématique dans les universités, les aéroports, les hôtels, afin d'augmenter les chiffres du lectorat réel auprès des annonceurs. Le curseur, à l'évidence, s'est déplacé : pendant longtemps, seuls les mensuels dépendaient en grande partie de la publicité, puis ce fut le tour des hebdomadaires, aujourd'hui c'est celui de la presse quotidienne.

Cette évolution pose, pour certains, le problème de la dépendance exclusive des rédactions à l'égard des annonceurs. Quel titre en effet pourra se permettre de critiquer les activités des entreprises qui le financent par leurs achats d'espace ? Dans quelle mesure la presse gratuite peut-elle produire une information qui ne soit pas alignée sur les desiderata de lecteurs cibles ? Ne faut-il pas, dès lors, envisager un renforcement des règles déontologiques dans la presse ? Peut-être. Mais le succès de la presse gratuite est clairement le gage d'une certaine pérennité. Aujourd'hui, la presse gratuite propose une information pratique, généraliste, mais somme toute de qualité, pour ceux, bien sûr, qui se contentent des gros titres. Pour l'information approfondie, spécialisée, la presse payante conserve tout son attrait.

Nous ne doutons pas qu'il y ait de la place, en France, pour une information de qualité, comme le montre l'exemple de *Courrier International*, hebdomadaire obtenant des résultats véritablement significatifs avec plus de 50 000 lecteurs gagnés entre 2001 et 2005 pour une diffusion totale de 202 881 exemplaires par numéro en 2005. Le paradoxe est que *Courrier International* ait fait le choix de traduire le meilleur de la presse étrangère... Mais il n'y a pas de raison de penser que la qualité ne paie pas en matière de presse quotidienne.

D'après Rapport Institut MONTAIGNE, *Comment sauver la presse quotidienne d'information ?* Août 2006

STOP

**Ne tournez pas cette page avant
le signal du surveillant.**

*Vous disposez de 10 minutes pour répondre aux 10 questions suivantes numérotées de 71 à 80.
Vous n'avez plus la possibilité de revenir au texte.*

QUESTIONS DU TEXTE 2

- 71) D'après l'auteur de ce texte, la presse quotidienne française depuis les années 1960 :
- A) voit ses revenus publicitaires stagner depuis 15 ans
 - B) voit son lectorat augmenter à l'inverse de certaines de ses homologues européennes
 - C) réagit de façon vigoureuse à la nouvelle donne comme Internet par exemple
 - D) est lue parce qu'elle correspond aux attentes de son lectorat
- 72) Selon le texte, pour les lecteurs irréguliers et insatisfaits, la presse traditionnelle :
- A) est assez peu élitiste
 - B) permet une recherche d'une information de qualité à peu de frais
 - C) souffre d'abord de l'impression dominante de surinformation
 - D) est fréquemment jargonnante
- 73) D'après le texte, pour les 15-34 ans la presse écrite payante est :
- A) considérée comme un média du passé
 - B) le média le plus utile pour « comprendre le monde »
 - C) très peu lue
 - D) derrière Internet pour « apprendre des choses »
- 74) Selon le texte, les investissements publicitaires :
- A) étaient attirés à plus de 50 % par la presse dans son ensemble jusqu'en 1993
 - B) étaient en augmentation depuis 2004, sauf dans la presse
 - C) étaient faits pour un tiers du total dans la presse écrite en 2005
 - D) se sont faits à plus de 70 % sur Internet en 2005
- 75) D'après le texte, la presse quotidienne française :
- A) bénéficie de coûts salariaux moindres que dans d'autres secteurs malgré la pénibilité du travail
 - B) a les coûts d'impression, de papier et de distribution les moins élevés du monde occidental
 - C) doit optimiser l'achat du papier car la France est, parmi les pays industrialisés, celui qui consomme le plus de papier de presse par habitant
 - D) a des coûts d'impression, de papier et de distribution qui représentent environ 50 % du prix de vente d'un quotidien
- 76) Selon le texte :
- A) les kiosques parisiens doivent gérer quelque 200 références
 - B) les kiosques parisiens ont un taux d'invendus pouvant aller jusqu'à 80 % du stock sur certains titres
 - C) la France possède des points de vente deux fois et demie plus nombreux qu'en Allemagne
 - D) en 2003, la France possède environ un point de vente pour 20 000 habitants
- 77) D'après ce rapport, le nombre d'exemplaires diffusés pour 1 000 habitants en 2003 est :
- A) de plus de 600 au Japon
 - B) plus importante aux États-Unis qu'en Allemagne
 - C) est trois fois plus importante en Suède qu'en France
 - D) est inférieur à la moyenne européenne en France, Italie, Espagne et Pologne

- 78) Selon ce rapport, le marché publicitaire français en 2003 est :
- A) favorable principalement à la presse quotidienne
 - B) en deçà de la moyenne européenne
 - C) loin derrière les États-Unis en pourcentage du PIB
 - D) consacré pour moitié au hors médias
- 79) D'après cet article :
- A) Internet attire près d'un milliard € de recettes publicitaires en 2005 en France, alors que le site *LeMonde.fr* n'en attire que 3 millions
 - B) aujourd'hui, plus de 11 % de la diffusion de la presse quotidienne d'information en France relève du modèle gratuit
 - C) le quotidien gratuit Metro compte plus de 50 éditions quotidiennes à travers la planète
 - D) selon une enquête récente, le quotidien gratuit 20 Minutes serait devenu, en 2005, le premier quotidien le plus lu
- 80) Selon ce texte, la presse est critiquée pour :
- A) la représentation du monde qu'elle propose
 - B) la qualité de l'information produite en comparaison avec les autres types de médias
 - C) sa tendance à l'angélisme
 - D) la tentation sensationnaliste